

LA REPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur.

Le numéro, 10 Cents.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 30 DECEMBRE 1876.

ADMINISTRATION.

"La République"

Paraît tous les samedis.
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.
Les frais de port sont à la charge de l'abonné.
L'abonnement est payable d'avance.
Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

Abonnement.

Un an \$4.00
Six mois 2.00
Trois mois 1.00
Le numéro 10 cents.
Invariablement payable d'avance.

BUREAUX DU JOURNAL

520 Pine Street.

Annances.

Une insertion dix lignes ou moins: \$1.00
Deux cents la ligne première insertion
et cinq cents la ligne pour chaque insertion
substituée. Payable d'avance. Une
remise libérale sera faite pour les annonces
à long terme.

Toutes Correspondances, lettres d'affaires,
lettres chargées, communications,
etc., devront être adressées à:

H. Beaugrand,
Rédacteur-Editeur,

"La République"
St. Louis, Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst,
agent consulaire; bureau, 411 N. 3e.
CONSULAT SUISSE.—C. F. Mathey, chez
Mermoud, Jaccard & Cie, 46 et 48, N. 3e.

LOGE MAÇONNIQUE.—Orient Français
No. 167; réunions les 1er et 3e mercredis
de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N. 3e;
Vénérable, F. Ed. 1702; secrétaire, Ed.
Bohe, 410, Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.
—Réunions du conseil d'administration le
1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; pré-
sident, Gustave Péro; 1er vice-président,
Jaquemin; 2e vice-président, G. Biston;
trésorier, Emile Karst; secrétaire, archi-
viste, J. J. Morard; secrétaire-comptable,
Ed. Bohe; directeur, Wm. Surland; com-
missaires: F. M. Allemand, John Bonnet,
M. J. Darcel, H. Verdier, L. Boulanger.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'AIDE MUTUELLE.
—Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche
après le 15 de chaque mois à 2 heures de
l'après-midi, rue Market 1014; président,
Jules Bellin; 1er vice-président, J. Laffran-
chi; 2e vice-président, Antoine Raffin;
secrétaires-archiviste, Jos. A. Droz; secré-
taire-correspondant, Ami E. Aldor; tréso-
rier, A. Cahillat; secrétaire des finances,
Ed. Bohe. Cette société fait partie de
l'Union Générale des Sociétés Françaises
de Secours Mutuels aux Etats-Unis d'Amé-
rique.

LE BUREAU CENTRAL DE L'UNION GÉNÉ-
RALE pour les années 1876 et 1877 est à St.
Louis, président, J. W. Williams; secrétaire,
P. Luckner, care of M. V. T. Co.; secré-
taire-adjoint, Louis Fortel. —Assurance
mutuelle sur la vie de toutes les sociétés fa-
isant partie de l'Union sous le contrôle du
Bureau Central.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE ET LORRAINE.
—Réunions les 15 de chaque mois chez M. Bo-
sanquet, 927 Christy Avenue; président, F.
Jaquemin; vice-présidents Jules Bellin et
M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luck-
ner; assistant-secrétaire, Joseph Fleig;
trésorier, J. P. Bosanquet; vice-trésorier,
Louis Vetter.

LE CLUB PHILARMONIQUE FRANÇAIS.
—Réunions le 2e vendredi de chaque mois,
au No. 1317 de rue Sud; président,
J. A. Schultz; trésorier, F. M. Allemand;
secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Emile
Boulanger.

Un Chapitre de Crimes.

Les journaux du Nord men-
tionnent encore une tentative
d'assassinat commise à Erqueli-
nes (frontière belge), par le
sieur Navez, braconnier de Vil-
lers-sur-Nicole, près Avesnes.

Le braconnier avait été arrêté
par deux gendarmes belges, mais
ceux-ci avaient commis la grave
imprudence de ne pas le désar-
mer. Arrivé à quelque distance
de la caserne, Navez, qui paraiss-
ait résigné à son sort, profita de
la confiance que son attitude
avait inspirée, et saisissant subite-
ment son fusil à deux coups, tira
sur les gendarmes qui tom-
bèrent l'un mort, l'autre griève-
ment blessé.

Il prit la fuite dans la direction
de la frontière française, pour-
suivi par le blessé qui s'était rele-
vé et s'efforçait de courir der-
rière lui, la figure inondée de
sang.
Navez pénétra en France.
On annonce son arrestation
près de Maubeuge.

Une jeune fille âgée de vingt-
six ans, habitant la commune de
Fégréac, a tué son père, il y a
quelques jours, dans un accès de
folie furieuse.

Cette folie était en train d'ar-
racher avec rage tous les plants
de choux d'un champ voisin. Sa
mère avait vainement essayé
d'empêcher cette dévastation,
elle avait dû fuir devant ses me-
naces. Le père, vieillard de soix-
ante-treize ans, alla à son tour
vers sa fille. Il ne revint point.
Le soir seulement, dit le *Journal*
de Redon, l'un des garçons
prévenu par sa mère de ce qui
s'était passé, alla au champ de
choux. Il trouva sa sœur tou-
jours en proie à son accès furieux
et son père étendu sans vie près
d'elle; elle tenait à la main ses
sabots couverts de sang et dé-
fendait d'approcher. Il fallut le
concours de plusieurs voisins
pour emmener de force la mal-
heureuse fille et l'enfermer.

Le cadavre du vieillard fut
relevé dans un état épouvantable:
la tête n'était plus qu'une masse
informe; l'un des yeux, arraché
de l'orbite, avait été jeté à une
distance de plusieurs pas.

L'Echo du Nord raconte un
crime commis mardi soir à Rou-
baix dans des circonstances sin-
gulières. Un riche rentier, M.
Louis Delbecq, âgé de soixante-
cinq ans, a été assassiné en plei-

ne ville, entre sept et huit heures
du soir, dans la maison qu'il oc-
cupait rue Blanchemaille, 168,
au centre d'un quartier popu-
laire.

M. Delbecq habitait ce logis
avec une servante âgée de qua-
rante-cinq ans, Clémentine Ver-
sel, qui le servait depuis long-
temps. Les mœurs du vieux ren-
tier étaient des plus simples. On
le savait riche, sa fortune était
évaluée de 6 à 700,000 francs;
mais on savait aussi qu'il n'y
avait jamais beaucoup d'argent
chez lui.

La maison habitée par M.
Delbecq comprenait, outre le
corps principal sur la rue Blan-
chemaille, plusieurs dépendances
et une cour rectangulaire fermée
par une palissade, munie d'une
porte de sortie sur un terrain
vague.

Vers sept heures et demie, la
servante avait vu M. Delbecq
dans la salle à manger visitant
ses fleurs. Il sortit suivant sa
coutume pour aller à manger à
ses poules dans la cour.

Presque aussitôt, Clémentine
Verskel entendit le bruit d'une
chute, sortit, et vit son maître
ensanglanté, appuyé sur le mur
de la cuisine et tenant la main
gauche au cou: "Vite un méde-
cin, s'écria-t-il! j'ai un mauvais
coup!"

La servante aida son maître à
rentrer dans la salle à manger
et courut appeler du secours. Un
médecin arriva, mais déjà le
vieillard venait d'expirer, sans
pouvoir donner aucun rensei-
gnement sur son assassin. Il
avait, d'après les constatations lé-
gales, l'artère carotide tranchée
par un coup de haut en bas pro-
venant d'un instrument tranchant
mané avec grande vigueur.

On a trouvé fermées les deux
portes de la cour, mais le verrou
de celle qui donne sur le terrain
vague portait des traces de sang.
On suppose qu'un individu, ca-
ché dans les dépendances pour
voler la nuit, aura été surpris par
M. Delbecq, qu'il aura frappé
celui-ci pour ne pas être arrêté,
et que le vieillard aura eu encore
la force de fermer la porte der-
rière l'assassin de crainte d'un
retour. L'auteur du crime n'a
pu encore être découvert.

Un couvreur nommé L..., qui
habite rue de Sévres, à Paris
s'est fait justice lui-même sur
de ses ouvriers qui avaient dé-
tourné sa fille de ses devoirs.

La jeune L... qui est âgée de
dix-sept ans, avait fui le do-
mestique paternel avec son complice.
Etant tombée malade, quelques
mois plus tard, elle fut trop heu-
reuse de revenir chez ses parents,
où elle continua de mener une
vie peu exemplaire. Enfin avant-
hier, L... ayant appris que sa fille
et le garçon couvreur devaient
se rencontrer boulevard de Vau-
girard, le père saisit un bâton en
s'écriant: "Cette fois, je le tue-
rai."

Il rencontra celui qu'il cher-
chait. La jeune fille prit la fuite
en criant au secours; le jeune
homme, dit la *Nation*, voulut se
défendre, mais L... l'étendit à ses
pieds d'un coup de bâton. On
parvint néanmoins à arracher le
jeune homme des mains de L...
Ce dernier a été arrêté pendant
que le jeune homme a été con-
duit mourant à l'hôpital.

L'Echo du Nord raconte un
nouveau drame qui a eu lieu à
Lille.

Vers dix heures et demie, des
cris d'épouvante retentissaient
dans une chambre de la maison
portant le numéro 21, rue de la
Vieille-Comédie. Une jeune fem-
me, la figure ensanglantée, l'é-
paulée percée d'une large bless-
ure, descendait précipitamment
l'escalier et appelait au secours.
C'était la femme Virginie De-
quaint, âgée de trente-cinq ans,
qui venait d'être ainsi blessée de
deux coups de cannes à épée
par le sieur Charles Clauwaert,
Belge, âgé de quarante-deux ans,
avec lequel elle vivait depuis plu-
sieurs années.

Clauwaert s'empressa de fer-
mer la porte derrière Virginie
Dequaint, dès que celle-ci eut
pris la fuite. Il se frappa de la
main comme à l'épée.

La lame, ayant rencontré une
côte, se ploya et lui occasionna
seulement une large déchirure
sur la poitrine. Il saisit alors un
rasoir dont il se frappa au côté
gauche du coup. Il en résultait
une énorme entaille dont le sang
jaillit à flots, et quand les agents,
accourus du poste voisin de l'hô-
tel de ville, eurent enfoncé la
porte, il le trouvèrent presque
inanimé, râlant au milieu d'une
mare de sang.

Les blessures de Clauwaert
sont très graves. Toutefois, l'ar-
tère carotide n'a pas été touchée
et sa situation n'est pas entière-
ment désespérée. Il n'y a rien à
craindre pour les jours de Vir-
ginie Dequaint.

Un incident, dit *Le Temps*,
s'est produit aux assises de la
Seine. Un ouvrier italien, dont
nous croyons inutile de repro-
duire le nom, après avoir de-
mandé une jeune fille, sa voisine,
en mariage et avoir d'ailleurs
retardé ensuite la célébration de
l'union, sous divers prétextes,
avait un jour abusé d'elle par
force. Traduit pour crime de
viol devant le jury, il a manifesté
un sincère repentir de sa con-
duite. L'attitude de la jeune Eu-
génie B..., la victime, a été très
sympathique et a produit une
profonde impression sur le jury.
Elle a manifesté le désir de se
marier avec l'accusé et a de-
mandé si cela était encore possi-
ble. L'accusé, questionné à ce
sujet, a déclaré qu'il y consentait
volontiers.

M. le président, après avoir
entendu les observations de M.
l'avocat général Choppin d'Ar-
nouville et de Me Bogelot, avo-
cat, a renvoyé l'affaire à une au-
tre session, pour permettre à
l'accusé de se marier, dans l'in-
tervalle, avec Eugénie et de bé-
néficier plus tard de cette situa-
tion nouvelle devant de nou-
veaux juges.

Les renseignements fournis
sur le compte de la jeune fille et
de sa mère, qui habitent rue de
Valence, 5, sont on ne peut plus
favorables. Ces deux femmes
sont très pauvres; elles jouissent
dans le quartier d'une excellente
réputation, due à leur moralité
et à leur travail. Le jury, touché
de l'attitude d'Eugénie, a fait en
sa faveur une collecte qui s'est
élevée à 100 fr., somme que M.
le président lui a remise avec
des paroles d'encouragement et
de félicitation. Deux jurés ont,
en outre, signé des bons s'élev-
ant à 145 fr., qui ont été consi-
gnés entre les mains de M. le
greffier pour être payés à la je-
une fille après célébration du ma-
riage.

Un spectacle qui est rare-
ment donné à l'homme de con-
templer à été vu il y a quelques
jours par une foule nombreuse
dans le jardin zoologique de Co-
logne. Deux ours blancs de la
mer glaciale, animaux célèbres
par leur férocité, se sont battus
dans leur fosse, et l'un d'eux a
succombé après un combat fu-
rieux. Ces deux ours avaient été

apportés du Spitzberg il y a cinq
ans; on les avait logés dans des
fosses carrées, maçonnées de
pierres de taille, et, au milieu
desquelles se trouvaient de gran-
des auges, constamment pleines
d'eau de fontaines.

La conduite de ces carnassiers
avait été excellente jusqu'à ces
jours derniers, où une violente
querelle éclata tout à coup. La
femelle se réfugia au sommet
d'un rocher, derrière l'un des
bassins, le mâle n'essaya pas de
l'y poursuivre; elle y resta blotie
pendant trois jours, jusqu'au
moment où, pressée par la faim,
elle se décida à descendre, aus-
sitôt que le mâle la vit s'appro-
cher, il poussa un grondement
mêlé de frémissements de dents;
puis, entrant en fureur, il se pré-
cipita sur elle et commença à la
déchirer avec les pattes de de-
vant.

Une lutte terrible s'engagea;
mais la femelle eut bientôt le
dessus. On avertit le person-
nel du jardin zoologique qui ac-
courut au plus vite, après s'être
muni de longues barres de fer;
mais il fut impossible de séparer
les combattants. On sait que les
ours blancs des mers polaires,
ont une force prodigieuse, et
que les os de la tête beaucoup
plus durs que ne les ont nos
ours de terre; aussi des coups de
barre qui auraient assommé un
bœuf ne purent étourdir le mâle
qui, l'emportant sur la femelle,
lui arracha les yeux et l'écorça
par ainsi dire, de la tête aux
pattes; puis il l'entraîna jusqu'au
fond d'une auge où il la maintint
sous l'eau jusqu'à ce qu'il se fut
assuré qu'elle ne donnait plus
signe de vie. Il la retira alors et
se mit à promener son cadavre
autour de la fosse. Enfin, au bout
d'une heure, épuisé par la lutte
et les morsures qu'il avait reçues,
il alla se coucher dans sa loge,
que les gardiens fermèrent im-
médiatement en laissant tomber
les grilles de fer.

La bête morte ayant été exa-
minée, on put se rendre un
compte exact des blessures ef-
frayantes que se font avec leurs
dents et leurs griffes ces féroces
carnassiers. Les chairs de l'ourse
tombaient partout en lambeaux;
le cou et même la tête étaient
presque broyés; on a compté
plus de cent blessures, sur le reste
du corps. Il est à remarquer que,
pendant tout le temps qu'a duré
le combat, ces ours blancs n'ont
poussé ni un cri ni ce murmure

accusé profond que donne l'é-
goïsme de l'amour.

—Oubliez si tu l'étais, Jac-
ques, serait-elle toujours si triste
et si désolée? Ton nom n'est pas
sur ses lèvres, mais il est dans
son cœur, et il la ronge.

Tous deux se turent. Une joie
amère emplissait l'âme de Belle-
Rose; Claudine se repen-
tait presque d'avoir parlé. Quel bon-
heur cet amour ravivé pouvait-
il entraîner après lui? Tirant son
mouchoir de sa poche, elle es-
suya ses yeux un peu mouillés,
écarta les cheveux qui voilaient
son front d'enfant et se prit à
sourire.

—Frère, dit elle, je suis venue
pour t'embrasser et non point
pour pleurer. C'est une vilaine
coutume que de courir au-devant
du chagrin, qui se donne de son
côté assez de peine pour venir
jusqu'à nous. Laissons là cette
conversation qui me rougirait les
yeux, ce que je ne suis pas en
humeur de souffrir, prends mon
bras pour me ramener au logis,
et causons de tes affaires en
chemin.

Il y a loin de la rue du Pot-
de-Fer-Saint-Sulpice à la rue de
l'Oscille, où était situé l'hôtel
d'Albergotti: tout en marchant
le long de la rue du Bac et des
quais, nous ne répondrions pas
que Belle-Rose n'eût prononcé

deux ou trois fois le nom de Su-
zanne. Mais Claudine détournait
la conversation de ce terrain
dangereux et la ramenait à des
choses plus conformes à son hu-
meur.

—Quand te reverrai-je? de-
manda Belle-Rose à sa sœur en
la quittant devant l'hôtel.

—Après demain, si tu veux.
Je disposerai de ma journée tout
entière. A onze heures, je serai
à la porte Saint-Honoré.

—Bien, j'y serai à dix.
Belle Rose avait, grâce à sa
sœur, oublié le billet glissé mys-
térieusement dans sa main. Son
premier soin, aussitôt après être
rentré chez le digne M. Mériset,
fut d'en prendre connaissance. Il
n'y trouva que ces quelques
mots:

"Samedi prochain, Belle Ro-
se rencontrera, une heure après
le coucher du soleil, à la porte
Gaillon, une personne qui lui
dira les paroles convenues; qu'il
suive cette personne, et il arrivera
où M. d'Assonville l'envoie."

Il se souvint alors que cejour-
là même il devait attendre sa
sœur à la porte Saint-Honoré. Il
eut un instant la pensée de lui
écrire pour se dégager de sa
promesse; mais, en homme bien
avisé, il comprit que les choses
pouvaient s'arranger. A sa sœur,
il donnerait le jour; aux affaires

étrange que font entendre nos
ours bruns lorsqu'ils se battent.

Journal des Journaux.

Une scène de la comédie en plein vent,
empruntée au *Monde illustré*:
Deux jeunes sacrilaps de seize ans
environ, types du pâle youou, passent
devant un bazar.

Le marchand s'est absenté un in-
stant.

L'un des sacrilaps avance la main
pour cueillir un objet. Puis arrêté par
arrêté par la peur, il la retire; puis
poussé par la tentation, il l'avance
encore.

—De quoi fait l'autre. Je l'assure que
c'est pas trop cher, l'as tort de mar-
chander!

La petite D..., du théâtre des Folies-
Quelques, est le Tom Pouce de la
galanterie. L'autre jour, entre cama-
rades, on causait de l'importante ques-
tion des origines.

L'une était la fille d'un colonel qui
avait eu des malheurs, l'autre la fille
d'un chef de division qui en avait eu
plus encore, et ainsi de suite.

La petite D..., dont la naissance est
bien connue, — sa mère est femme
de ménage dans le quartier Maubert, — pa-
raissait un peu gênée pendant la con-
versation.

—Et toi? lui demanda-t-on à la fin?
—Oh! moi, dit la petite en s'efforçant
de sourire, je ne connais pas mes pa-
rents, on m'a trouvée sans un chon!

—Sous un chou de Bruxelles, alors?
fit charitablement une camarade.

Mme Z... surveille l'installation de
sa fille qui revient de son voyage de
noces.

Elle trouve un artillerie dans la cui-
sine.

—Que fait la bon militaire? demanda-
t-elle à la bonne.

—Madame doit le comprendre, fait le
cordon, qui ajoute d'un air aimable:
madame est encore assez jeune pour
cela!

Dans un article intitulé *L'Esclavage
des blanches, la France*, (il s'agit des
filles sombres) prend chaleureusement
la défense de ces malheureuses.

—Avons-nous bien le droit, dit-elle,
après 89, de mettre hors la loi, sans ju-
gement, par mesure administrative,
toute une catégorie de femmes? De
soumettre, même les prostituées, à un
régime exceptionnel? De rétablir, en ce
qui les concerne, les lettres de cachet?

—On a détruit la Bastille; mais on
maintient le Fort l'Évêque, qui s'appelle
aujourd'hui la prison Saint-Lazare. On
a supprimé la marque pour les plus
grands criminels, pour les forçats, et la
surveillance ne peut leur être imposée
que par un arrêt de la justice. Est-il
juste de maintenir sans jugement, sans
l'intervention des tribunaux, selon le
bon plaisir de la police, la surveillance
et la marque?

—On a aboli l'esclavage des noirs;
nous demandons qu'on abolisse enfin
l'esclavage des blanches."

Où s'arrêtera le progrès?

Un journal belge raconte avec le plus
grand sérieux qu'un chasseur, ayant
tué un sanglier, avait découvert avec
stupéfaction que cet animal portait un

naït à la main, il entendit des
cris d'effroi, auxquels son nom
était mêlé; il presse le pas, et
vit Claudine qui se débattait aux
mains d'un cavalier. En un bond,
Belle-Rose fut sur la route.

—Eh! parbleu! arrive donc,
s'écria le cavalier, tu m'aideras à
faire comprendre à cette belle
enfant que je ne suis pas un cro-
quant!

Le cavalier n'avait pas termi-
né sa phrase, que déjà Belle-Rose,
arrachant Claudine de ses bras,
s'était placée entre eux.

—Monsieur de Villebrais, dit-
il, cette belle enfant est ma
sœur.

—Quel est ce gentilhomme?
demanda Claudine à son frère
qui inclinait sa tête.

—M. de Villebrais, mon lieute-
nant.

Après s'être promené quel-
que temps dans les environs
Belle-Rose et sa sœur firent en-
trer le fiacre dans un chemin de
traverse. Il y avait au bout d'une
prairie une maison devant la-
quelle de beaux arbres éten-
daient leur ombre; cette maison
avait l'apparence d'une ferme.

—Espérant que dans celui-ci écar-
te on pourrait leur servir à dîner,
Belle-Rose y courut, laissant sa
sœur sur le bord du chemin.

Comme il revenait, battant les
buissons avec un roseau qu'il te-

naît à la main, il entendit des
cris d'effroi, auxquels son nom
était mêlé; il presse le pas, et
vit Claudine qui se débattait aux
mains d'un cavalier. En un bond,
Belle-Rose fut sur la route.

—Eh! parbleu! arrive donc,
s'écria le cavalier, tu m'aideras à
faire comprendre à cette belle
enfant que je ne suis pas un cro-
quant!

Le cavalier n'avait pas termi-
né sa phrase, que déjà Belle-Rose,
arrachant Claudine de ses bras,
s'était placée entre eux.

—Monsieur de Villebrais, dit-
il, cette belle enfant est ma
sœur.

—Quel est ce gentilhomme?
demanda Claudine à son frère
qui inclinait sa tête.

—M. de Villebrais, mon lieute-
nant.

Après s'être promené quel-
que temps dans les environs
Belle-Rose et sa sœur firent en-
trer le fiacre dans un chemin de
traverse. Il y avait au bout d'une
prairie une maison devant la-
quelle de beaux arbres éten-
daient leur ombre; cette maison
avait l'apparence d'une ferme.

—Espérant que dans celui-ci écar-
te on pourrait leur servir à dîner,
Belle-Rose y courut, laissant sa
sœur sur le bord du chemin.

Comme il revenait, battant les
buissons avec un roseau qu'il te-

naît à la main, il entendit des
cris d'effroi, auxquels son nom
était mêlé; il presse le pas, et
vit Claudine qui se débattait aux
mains d'un cavalier. En un bond,
Belle-Rose fut sur la route.

—Eh! parbleu! arrive donc,
s'écria le cavalier, tu m'aideras à
faire comprendre à cette belle
enfant que je ne suis pas un cro-
quant!

Le cavalier n'avait pas termi-
né sa phrase, que déjà Belle-Rose,
arrachant Claudine de ses bras,
s'était placée entre eux.

—Monsieur de Villebrais, dit-
il, cette belle enfant est ma
sœur.

—Quel est ce gentilhomme?
demanda Claudine à son frère
qui inclinait sa tête.

—M. de Villebrais, mon lieute-
nant.

Après s'être promené quel-
que temps dans les environs
Belle-Rose et sa sœur firent en-
trer le fiacre dans un chemin de
traverse. Il y avait au bout d'une
prairie une maison devant la-
quelle de beaux arbres éten-
daient leur ombre; cette maison
avait l'apparence d'une ferme.

—Espérant que dans celui-ci écar-
te on pourrait leur servir à dîner,
Belle-Rose y courut, laissant sa
sœur sur le bord du chemin.

Comme il revenait, battant les
buissons avec un roseau qu'il te-

naît à la main, il entendit des
cris d'effroi, auxquels son nom
était mêlé; il presse le pas, et
vit Claudine qui se débattait aux
mains d'un cavalier. En un bond,
Belle-Rose fut sur la route.

—Eh! parbleu! arrive donc,
s'écria le cavalier, tu m'aideras à
faire comprendre à cette belle
enfant que je ne suis pas un cro-
quant!

Le cavalier n'avait pas termi-
né sa phrase, que déjà Belle-Rose,
arrachant Claudine de ses bras,
s'était placée entre eux.

—Monsieur de Villebrais, dit-
il, cette belle enfant est ma
sœur.

—Quel est ce gentilhomme?
demanda Claudine à son frère
qui inclinait sa tête.

—M. de Villebrais, mon lieute-
nant.

Après s'être promené quel-
que temps dans les environs
Belle-Rose et sa sœur firent en-
trer le fiacre dans un chemin de
traverse. Il y avait au bout d'une
prairie une maison devant la-
quelle de beaux arbres éten-
daient leur ombre; cette maison
avait l'apparence d'une ferme.

—Espérant que dans celui-ci écar-
te on pourrait leur servir à dîner,
Belle-Rose y courut, laissant sa
sœur sur le bord du chemin.

Comme il revenait, battant les
buissons avec un roseau qu'il te-

naît à la main, il entendit des
cris d'effroi, auxquels son nom
était mêlé; il presse le pas, et
vit Claudine qui se débattait aux
mains d'un cavalier. En un bond,
Belle-Rose fut sur la route.

—Eh! parbleu! arrive donc,
s'écria le cavalier, tu m'aideras à
faire comprendre à cette belle
enfant que je ne suis pas un cro-
quant!

Le cavalier n'avait pas termi-
né sa phrase, que déjà Belle-Rose,
arrachant Claudine de ses bras,
s'était placée entre eux.

—Monsieur de Villebrais, dit-
il, cette belle enfant est ma
sœur.

"LA REPUBLIQUE."

Samedi, 30 Décembre, 1876.

1876.

Revue de fin d'année.

ETATS-UNIS.

L'année 1876 restera célèbre dans les annales de l'histoire américaine, par la célébration officielle du centenaire anniversaire de la déclaration de l'indépendance des colonies britanniques, par l'Exposition internationale de Philadelphie et par l'élection présidentielle la plus chaudement contestée qu'ait eue depuis l'inauguration du général Washington comme premier magistrat des Etats-Unis d'Amérique.

Pour la première fois depuis la guerre de la rébellion, les démocrates commandaient une assez forte majorité à la Chambre des Représentants. Le Sénat, au contraire, restait entre les mains du parti républicain, et l'on s'attendait généralement à une session orageuse du Congrès national.

Il était évident que les deux partis avaient dessein de se servir des avantages que leur offraient leurs majorités respectives dans l'une et dans l'autre chambre, pour faire de la capitale politique en vue de l'élection présidentielle. En effet, la première mesure présentée par les démocrates fut-elle une demande d'amnistie générale en faveur de ceux qu'ayant pris part à la rébellion, ne jouissaient pas encore de la franchise civile et politique. La discussion de ce projet de loi souleva une tempête de récriminations de part et d'autre, et M. Blaine, chef reconnu du parti républicain, demanda que le nom de Jefferson Davis fut rayé de la liste des personnes pour lesquelles on demandait l'amnistie, sous prétexte qu'il était personnellement responsable des cruautés commises à la prison d'Andersonville pendant la guerre. Les députés du Sud se récrièrent, et la session commença par une avalanche de gros mots et de reproches entre les deux partis. La loi fut repoussée, mais il était évident que la campagne présidentielle entre les démocrates et les républicains était commencée. La discussion du budget fut conduite sur le même ton acrimonieux et l'on ne parvint à s'entendre qu'après avoir crié bien haut, les uns contre les autres, que les députés démocrates et les autres contre le gaspillage et l'extravagance de l'administration républicaine. La mise en accusation du secrétaire de la guerre Belknap pour avoir trafiqué les emplois dans son ministère, et les procès du général Babcock à propos des fraudes du *whisky ring* portèrent, pendant quelque temps, le désarroi dans le camp républicain et les démocrates se crurent certains, de la victoire aux élections de novembre.

On ignore encore aujourd'hui s'ils avaient tort ou raison, mais il est indubitable que les agissements de certains fonctionnaires infidèles firent un tort immense à l'administration du président Grant.

L'Exposition de Philadelphie fut ouverte par des cérémonies imposantes, le roi maï dernier, et l'entreprise, de l'aveu de personnes compétentes, a été couronnée d'un succès des plus éclatants, sous tous les rapports. Des représentants de toutes les parties du monde civilisé ont pris part à cette foire immense et les sommets du commerce et de l'industrie s'accroissent à prédire une augmentation considérable du mouvement d'exportation, comme la suite naturelle de la compétition fraternelle des peuples qui sont en relations amicales avec les Etats-Unis.

Les conventions de Cincinnati et de St. Louis, en juin dernier, eurent pour résultat la nomination de MM. Hayes et Wheeler comme candidats républicains et de MM. Tilden et Hendricks comme candidats du parti démocrate, à la présidence et à la vice-présidence des Etats-Unis. Les détails de la lutte électorale et les résultats incertains du scrutin sont des actualités qu'il serait inutile de discuter ici, puisque nous sommes à nous demander encore où tout cela pourrait bien finir. Il est né-

anmoins à peu près certain, aujourd'hui, que M. Hayes remplacera M. Grant à la Maison Blanche et que les coups de fusil dont s'amusaient à parler quelques politiciens aux abois, n'existeront jamais que dans les cerveaux brûlés de ceux qui seraient peut-être contents de sacrifier la tranquillité et la prospérité de la patrie commune aux passions d'un parti politique.

Somme toute, l'année 1876 a mieux commencé qu'elle ne finit, mais, si nous prenons en considération les crises politiques et financières que traversent actuellement la plupart des grandes puissances européennes, il nous reste encore la consolation de pouvoir affirmer sans crainte d'être démenti par les personnes impartiales de tous les partis, que la république américaine sortira de ses épreuves plus grande et plus forte que jamais.

Comme citoyen des Etats-Unis et comme admirateur passionné des institutions démocratiques, nous ne pouvons que parler avec orgueil de la prospérité, du progrès intellectuel, des découvertes scientifiques et mécaniques, du développement matériel qu'offre aux yeux du monde étonné, le premier siècle d'existence de la grande république du Nouveau Monde.

MEXIQUE.

—Les *pronunciamentos* et les révolutions, au Mexique, se suivent et se ressemblent malheureusement. Les assassinats politiques et les exécutions arbitraires sont les moyens ordinaires des prétendants pour arriver à la présidence de cette malheureuse république qui gémait sous le poids de l'ignorance et du fanatisme religieux. L'année 1876 inaugurée par la réélection de Lerdo de Tejada par un vote presque unanime du congrès, se termine par la fuite du président et par l'exécution du ministre de la guerre, Escobedo. A peine arrivé à Mexico, le général Porfirio Díaz, successeur de Lerdo, se voit en butte à une nouvelle révolution et envoie ses troupes pour combattre les bandes d'un nouveau prétendant, l'ex-juge en chef de la Cour Suprême, M. Iglesias. La seule consolation qui reste aux Mexicains dans ces luttes fratricides et criminelles, est l'habitude qu'ils ont prise depuis longtemps de se battre à propos de rien et de tout et de faire de la politique à coups de fusil. Pauvre peuple.

Amérique du Sud.

Les républiques de l'Amérique du Sud ont passé une année relativement paisible, mais la crise commerciale et industrielle qui s'est fait sentir avec tant de sévérité dans l'Amérique du Nord a produit des effets désastreux dans tous ces pays qui dépendent plus ou moins des capitalistes européens et américains, pour leur faciliter l'exportation des mines qui forment la partie la plus importante de leurs ressources. Le seul fait d'importance à relever, pendant l'année, dans l'histoire du Brésil, est le voyage de l'empereur Dom Pedro aux Etats-Unis et en Europe. La princesse impériale a été chargée de la régence pendant l'absence de son père.

CUBA.

—A Cuba, les Espagnols répandaient leur sang et dépensaient leurs deniers, et les insurgés continuaient à brûler les plantations et à jeter la frayeur et le désordre parmi les habitants restés fidèles à l'administration royale. Jovellar est toujours Capitaine général, avec cette différence, cependant, que le commandement en chef des troupes royales se trouve entre les mains du parrain politique d'Alphonse XII, le général Martínez Campos. Rien ne semble changé à la situation, et les Cubains soutiennent la lutte avec un courage et une vigueur qui leur vaudront, nous l'espérons vivement, la liberté et l'indépendance nationale.

Canada.

—La politique canadienne est d'un calme à faire croire que l'abondance et la prospérité règnent dans la nouvelle Puisseance. N'étant-ce les mandements législatifs et les anathèmes périodiques de MM. les Evêques qui viennent relever la monotonie, réjouir les orthodoxes et enfoncer les libéraux, nous serions portés à croire que l'ancienne Nouvelle-France est devenue

un vrai pays de cocagne sous les ordres du pontife infallible.

FRANCE.

—La France commençait à respirer; M. Buffet battu sur toute la ligne n'avait pu réussir à obtenir un siège au Sénat et les républicains, à force de sagesse et de modération, avaient réussi à nommer plus de cinquante sénateurs inamovibles sur un total soixante-quatre. Le centre-droit se rongeaient les poings de fureur et de désappointement, et les hommes du 24 Mai qui se cramponnaient encore au pouvoir dressaient leurs batteries, dans l'intention de profiter de l'influence de l'administration d'un ministère soi-disant républicain, en faveur des candidats réactionnaires et monarchistes de toutes nuances. M. Buffet qui prévoyait sa chute prochaine jouait ses dernières cartes, et frappait à droite et à gauche tout ce qui de près ou de loin tendait à consolider les institutions qu'il avait l'honneur de servir et qu'il aurait voulu démolir. Mais ce fut en vain. Les élections de Février donnèrent une majorité écrasante pour les républicains et MM. Buffet et Cie se virent forcés de remettre le pouvoir entre les mains d'un cabinet plus en harmonie avec les idées libérales de la nouvelle Chambre des Députés. M. Dufaure prit la présidence du Conseil et le portefeuille de la justice et des cultes, et les ministères de l'Intérieur, du Commerce et de l'Agriculture, des Finances, de l'Instruction publique, et des Travaux publics passèrent entre des mains républicaines. Seuls, MM. De Cazes et de Cissey conservèrent leurs portefeuilles grâce au désir qui, en avait manifesté le Maréchal-président. La France allait donc être gouvernée par des ministres choisis parmi la majorité républicaine, et les libéraux se sentaient assez forts pour en imposer aux hésitations des hommes au pouvoir et faire pencher la balance en faveur de la justice et de la liberté. On commençait l'essai loyal des institutions boulesées dont M. Wallon avait dit le pays, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que l'élection des sénateurs par des électeurs privilégiés serait une source de trouble et de faiblesse pour la république. On avait prétendu mettre un frein aux exagérations de la gauche, mais on avait habilement placé des bâtons dans les roues du char, afin d'en faire profiter ceux qui, se voyant certains d'une défaite devant le peuple, espéraient encore se faire élire au Sénat. La dernière crise politique à propos des honneurs funéraires à rendre au chevalier de la Légion d'honneur, n'a que trop bien montré ce que l'on devait s'attendre de la majorité réactionnaire de la chambre haute et l'on se demande, actuellement, si tout cela ne finira pas par la dissolution de la Chambre des Députés.

La proposition de M. Waddington, ministre de l'Instruction publique, de remettre entre les mains de l'Etat le pré-jugé exclusif de conférer les degrés universitaires, adoptée par une forte majorité à la Chambre des Députés, fut repoussée par le Sénat réactionnaire; la suppression de certains crédits pour le service du culte, à l'occasion d'une manifestation hostile de la part du Sénat; enfin les articles de la proposition Gatineau votés par les Députés et soutenus par le ministère ont été également repoussés par la majorité des sénateurs, et l'on se demande comment M. Jules Simon se tirera d'affaire, là où M. Dufaure a reçu un échec bien prononcé. La question est assez difficile à résoudre, à moins cependant que M. MacMahon ne se range franchement et carrément du côté de la majorité des élus du suffrage universel. Nous osons à peine l'espérer, et il faut avouer que si l'année 1876 a donné une forte majorité en faveur des institutions républicaines à la chambre des Députés, elle nous a aussi fait cadeau d'un Sénat réactionnaire qui ne vaut guère mieux que la défunte Assemblée Nationale. Les dernières dépêches annoncent que les deux chambres en sont arrivées à une entente au sujet de la question budgétaire et qu'à force de concessions à droite et de promesses à gauche, M. Jules Simon a réussi à répliquer une majorité parlementaire

cent coups de bâton si tu ne la conduis pas à la métairie que voilà; mais je joins moi-même invitation à celle de monsieur pour te prier de l'aider à montrer en fiacre. Comprends-tu?

—Très-bien, dit le cocher, qui sentait à la manière dont la main du cavalier s'était appuyée sur son épaule, qu'il n'y avait pas d'objection à faire à un homme si plein d'éloquence et de vigueur. Une nouvelle conviction venait de pénétrer dans son esprit, et en néophyte zélé il courut ouvrir la portière, voulant, par son empressement, témoigner de la chaleur de sa conversion.

—Entrez, mademoiselle, reprit l'inconnu en présentant la main à Claudine entrez je vous réponds des bons sentiments de cet honnête cocher. N'est-ce pas l'ami?

—C'est trop d'honneur, monsieur, répondit l'autre, qui se frottait l'épaule toute en fermant la portière.

—L'intervention de l'étranger avait été si rapide, l'action avait si promptement suivies, parole que M. Villebrai et Belle-Rose étaient demeurés spectateurs muets de cette scène. Mais au moment où Claudine s'assit dans le fiacre, M. de Villebrai sentit se rallumer toute sa colère. Il fondit sur Belle-Rose l'épée à la main, et de

avant l'ajournement des chambres pour les vacances du jour de l'an. Tant mieux; et si le ministère actuel n'est pas aussi libéral que nous pourrions le désirer, il faut avouer que la présence de Jules Simon à la présidence du conseil et au ministère de l'Intérieur, est un progrès sensible sur ce vieillard grincheux et réactionnaire qui avait nom M. Buffet, et qui n'avait accepté un portefeuille sous le gouvernement républicain que pour combattre et trahir plus à son aise les intérêts de la république. Seule, parmi les nations européennes, la France a traversé la crise commerciale et industrielle avec honneur et profit, et s'il était permis d'en douter, les préparatifs pour l'Exposition internationale de Paris, en 1878, seraient là pour prouver que les gros bataillons remportent parfois la victoire, la prospérité et le bonheur d'un peuple ne dépendent pas d'un gouvernement autoritaire et d'une armée permanente d'un million d'hommes.

ORIENT.

—La question d'Orient qui formait le fond du conflit turco-serbe s'est enfin montrée au grand jour lorsque les Turcs eurent remporté des avantages qui faisaient prévoir la défaite certaine de la Serbie. La Russie qui fournissait les fonds et les officiers au prince Milan se vit forcée d'intervenir et de démasquer ses batteries, et une conférence des pouvoirs intéressés au traité de Paris, siège actuellement à Constantinople dans l'espoir de prévenir un conflit qui menaçait d'entraîner l'Angleterre dans une seconde guerre de Crimée. Les dernières nouvelles sont de nature à faire croire que la Porte refusera de se soumettre aux exigences de la Russie, mais il est aussi à peu près certain que le gouvernement britannique se contentera de protéger Constantinople, sans vouloir prendre fait et cause pour la Turquie. L'histoire de l'Empire Ottoman pendant l'année 1876 n'a été qu'une longue suite de catastrophes politiques d'une haute importance et la déposition d'Abdul-Aziz et de Mourad à fait voir au monde civilisé que si les gouvernements démocratiques subissent les changements des majorités, les empires autocratiques sont à la merci d'une populace ignorante et du poignard de l'assassin. Quant aux résultats que pourraient avoir une guerre entre la Russie et la Turquie, si ce dernier gouvernement est laissé à lui-même, il est assez facile de prévoir la chute du pouvoir de la Porte en Europe; et le rêve de Pierre le Grand se réaliserait plutôt que les Russes eux-mêmes n'avaient osé l'espérer.

ALLEMAGNE.

—La situation politique, en Allemagne, pourrait se résumer en bien peu de mots: écraser le peuple d'impôts et s'emparer des hommes absolument nécessaires au commerce et à l'industrie pour soutenir et former les gros bataillons indispensables au prestige de M. de Bismarck. Et en attendant, le pays se dirige à grands pas vers la banqueroute, l'empereur Guillaume recite ses patenôtres et le peuple meurt de faim. En vue de prévenir le renouvellement des désordres du 1er janvier 1875, toutes les troupes de Berlin avaient été consignées dans leurs casernes le premier jour de l'an 1876; ce qui est assez dire l'amour du peuple berlinois pour ses gouvernants et ce qui est un symptôme éloquent de ce que réserve l'avenir aux vainqueurs de 1870. Quant à l'attitude politique de M. de Bismarck en vue des troubles d'Orient, il nous serait inutile d'essayer à en juger par ce qu'en a dit le chancelier lui-même, car chacun sait que la duplicité est l'arme la plus puissante de M. de Bismarck. La où il y aura une province à voler et des milliards à encaisser, se trouveront les hordes allemandes qui ont pillé la France, après l'avoir vaincue.

ESPAGNE.

En Espagne, Don Carlos battu sur toute la ligne s'est vu forcé de passer la frontière en fugitif poursuivi par les troupes du roi Alphonse, et les fils d'Isabelle jouent maintenant en paix du trône de ses ancêtres. Des discussions orageuses ont eu lieu aux Cortès sur la question de la liberté des cultes, et les

Evêques espagnols ont fait tous leurs efforts pour obtenir l'abrogation des lois qui permettent aux protestants et aux Juifs le libre exercice de leurs religions. L'abolition des *Fueros* a donné lieu à des récriminations de la part des députés des provinces basques, mais la conduite énergique du général Quesada a eu pour effet d'empêcher des soulèvements qui auraient pu être le signal d'une nouvelle guerre civile. La rentrée de l'ex-reine Isabelle en Espagne et les agissements des ultramontains pourraient fort bien amener des complications sérieuses, mais le gouvernement de M. Canovas del Castillo a réussi à faire justice de toutes les tentatives d'insurrection. Inutile d'affirmer ici qu'un Bourbon ne saurait être libéral dans le sens que nous attachons à cette expression en France et en Amérique, mais entre le fanatisme religieux et les cruautés des Carlistes et le gouvernement constitutionnel d'Alphonse XII, nous ne pouvons faire autrement que de préférer le moins mauvais des deux, et de nous réjouir de la défaite de Don Carlos.

ITALIE.

—L'arrivée du ministre Depretis-Nicotera au pouvoir, en Italie, forme l'événement le plus important de l'année courante. Le gouvernement de Victor-Emmanuel s'est décidément placé au rang des grandes puissances en accordant des ambassadeurs auprès des cabinets de Vervilles, Londres, Berlin, St. Pétersbourg et Vienne. On a beaucoup parlé d'un traité d'alliance entre l'Allemagne et l'Italie, mais rien ne prouve que cette nouvelle, importante si elle était vraie, soit fondée. La mort du Cardinal Antonelli a enlevé à Pie IX son secrétaire d'Etat, mais dans la condition actuelle de la puissance du Vatican, la perte d'un homme aussi habile et aussi rusé ne peut avoir que des effets bien secondaires dans la diplomatie européenne. Le pape semble se faire au rôle de chef spirituel de la catholicité, et un rapprochement paraît en voie de se négocier entre le Quirinal et le Vatican.

—Nous avons esquissé à grands traits une revue générale des principaux événements politiques de l'année. On comprendra d'ailleurs, facilement, que le cadre restreint d'une feuille hebdomadaire ne nous permette pas d'entrer dans de plus grands détails. Sous le titre "ORIENT," nous avons essayé de donner un exposé bref de la lutte qui menace de s'engager entre la Russie, l'Angleterre, l'Autriche et la Turquie et c'est pourquoi nous n'avons pas consacré un paragraphe spécial à la politique de chacune de ces grandes nations. Les événements d'une importance secondaire qui ont agité l'Egypte, la Grèce, le Danemark, la Belgique et quelques autres petites puissances européennes n'entrent pas dans le cadre de cette revue, pour les raisons que nous avons données plus haut.

Ça et là.

—Le Sénat de la Virginie a adopté des résolutions par les lesquelles il condamne l'intervention fédérale dans les affaires de la Caroline du Sud. Ces résolutions ont été votées par 31 voix contre 4.

—Le gouvernement cubain vient d'interdire par décret la transmission de messages chiffrés expédiés de Cuba ou à destination de cette île. Le décret est exécuté à partir du 21 courant et ne s'applique, bien entendu, qu'à l'île de Cuba.

—Les journaux de Philadelphie publient une lettre par laquelle le comte d'Oultremont commissaire belge à l'Exposition, remercie en son nom et au nom de ses compatriotes, les américains qui ont facilité la tâche de la commission belge.

Jusqu'à présent, aucun policeman n'a fait arrêter M. d'Oultremont.

—Plusieurs industriels et fabricants allemands se sont adressés à la commission de l'Exposition de 1878 pour savoir si, le gouvernement impérial leur faisait son concours officiel à cette Ex-

position, ils conserveraient la libre disposition d'une partie de l'espace qui a été assigné jusqu'ici à l'Allemagne.

—Le correspondant berlinois du *Times*, dans une lettre à ce journal, cite le propos suivant qui aurait été tenu par le comte de Moltke dans une réunion militaire: "La Russie, en faisant la guerre à la Turquie, s'engage dans une grande et difficile entreprise. Si une telle guerre éclatait, elle serait probablement dure et fatigante pour le soldat et sans résultat marqué pour le commandant en chef."

—On mande d'Ottawa (Canada): M. Perrault, vice consul de France à Montréal, a eu une entrevue avec le ministre de l'Agriculture, dans l'intérêt d'émigrants français arrivés récemment au Canada. Le vice-consul a expliqué qu'il y a maintenant à Montréal plus de 300 de ces émigrants dénués de toutes ressources, et il a recommandé que le gouvernement prenne des mesures pour fréter un navire et les rapatrier en masse. Le ministre a prié le consul de développer ses recommandations dans un rapport qui sera présenté au conseil privé.

—M. Olivier Pain, secrétaire de Henri Rochefort et précepteur d'un de ses enfants, vient d'être nommé par le ministre belge de quitter le territoire de la Belgique, dans un délai de trois jours, avec sa femme et ses deux enfants. L'injonction du ministre belge se base sur les relations amicales et suivies du citoyen Olivier Pain avec Rochefort.

—M. le duc de Montebello vient de mourir à Pau. Il était le petit-fils du maréchal Lannes, et le fils du duc Napoléon de Montebello, qui fut pair de France, sénateur, deux fois ministre et quatre fois ambassadeur.

Le duc de Montebello qui vient de mourir n'avait que 41 ans.

—L'*Avenir* de Rennes, publie la pièce suivante, qui circule dans cette ville et dans la région:

CROISADE CATHOLIQUE.

Milice de Jésus-Christ.

... soussigné... demeurant à... paroisse d'... diocèse de... ayant pris connaissance des devoirs généraux et particuliers des membres de la *Croisade catholique*, demande son admission dans la milice de Jésus-Christ, à la date de ce jour.—Le... 1876.—Imp. Lambert, aux Sables.

—Les journaux alsaciens annoncent que la présence du phylloxera a été constatée dans les vignes plantées en plaine près de Bellenheim, dans la Haute-Alsace. Les vignes des coteaux sont restées préservées jusqu'ici.

—Un représentant du New-Hampshire, M. Blair, a eu une bien singulière idée.

Il a présenté à la Chambre des représentants un projet d'amendement constitutionnel qui a pour but de prohiber l'importation, la fabrication ou la vente de toute liqueur enivrante dans tous les Etats-Unis, à partir de l'année 1900. On veut laisser vingt-quatre ans aux Etats pour décider s'ils ratifieront ou non cette mesure.

M. Blair ne vivra pas assez longtemps sans doute pour voir son projet, non pas ratifié par les Etats, mais seulement voté par le Congrès. Celui-ci se montrera peu empressé à étendre à tout le pays la fameuse loi du Maine. Il réfléchira jusqu'en l'an 2000, et il fera bien.

—Nous recevons la lettre suivante: Marion, 20 décembre 1876. Cher monsieur,

Nous avons l'honneur de porter à votre connaissance que nous, quatorze-vingt employés à la Watch Factory de Marion (New-Jersey), avons suspendu le travail par suite de la rapacité du président de la dite fabrique de montres, M. Giles.

La dernière proposition qui nous a été faite était de \$1.33 par semaine pour chaque ouvrier. Nous ne croyons pas qu'aucun d'eux puisse vivre dans de semblables conditions.

C'est pourquoi nous vous écrivons: —Moi! qui suis tout prêt à vous frapper sur la joue du plat de mon épée, si vous hésitez.

M. de Villebrais se mordit les lèvres jusqu'au sang.

—Ecoutez donc, monsieur, continua l'étranger du même ton et sans paraître plus ému que s'il ne fût agi d'un souper, quand on passe du rapt au meurtre avec un si surprenant facilité il faut bien s'attendre à quelque désagrément. Tout n'est pas bénéfice dans le métier.

La honte de l'action qu'il avait commise, et la rage qu'inspiraient à M. de Villebrais les paroles dont son oreille était foudroyée, l'emportèrent sur l'orgueil du rang.

—Soit? répondit-il. Je me battrais avec ce manant, mais se sera votre tour après.

—Volontiers, s'il est nécessaire.

M. de Villebrais tâta déjà le terrain du pied, lorsque l'étranger reprit.

—Puisque vous vous rendez à mes observations avec une si louable complaisance, permettez-moi, monsieur, de vous en adresser une nouvelle. Ce n'est point ici un lieu commode pour se battre. On court le risque d'être dérangé, ce qui est toujours fâcheux. J'avise là-bas un petit bouquet d'arbres où l'on serait merveilleusement. Vous y viendriez.

—Me battre avec un manant, jamais!

—Il le faudra cependant bien.

—Et qui m'y forcera? dit M. de Villebrais dédaigneusement.

pour faire connaître la chute de la fabrique et la détresse où se trouvent réduits beaucoup d'entre nous. Nous nous recommandons spécialement aux horlogers qui voudraient bien nous prêter assistance. Les dons seront reçus par le président du comité formé entre nous, M. E. A. Perry, 115 Broadway, Marion, N. J.

Vos tous dévoués, HENRY BARBIER, ALFRED MISEREZ, L. HOFFMANN.

P. S. Prière aux autres journaux de reproduire cette lettre.

—Le testament du cardinal Antonelli a été finalement ouvert. On ne sait encore à quel point s'élève sa succession; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elle s'élève à beaucoup de millions. Contrairement à ce qu'on disait des nombreux legs faits au pape et au Vatican, le cardinal a nommé seuls héritiers de sa colossale fortune ses trois frères, en la divisant en trois parts égales. Il a laï sé de nombreux legs particuliers à tous ses parents. Personne n'a été oublié de ces neveux et de ses familles. Les legs à ces neveux sont de cinq, sept et dix mille francs.

ST. LOUIS.

—Encore un suicide. Depuis plusieurs mois madame Fernand, épouse d'un marchand de nouveautés de l'avenue Franklin, avait donné des signes de dérangement mental. Vendredi dernier, vers dix heures du matin, elle s'est pendue à la porte d'une chambre au-dessus du magasin et quand on l'a découverte elle avait cessé de vivre. Cet événement a porté la consternation dans une famille des plus honorables.

—Adam Dieffenbach qui exerce la profession de fendeur à St. Jacob, Illinois, vient d'être mystérieusement assassiné, alors qu'il se retournait chez lui de St. Louis où il était venu convertir en espèces les produits de sa ferme. Le wagon, attelé de deux chevaux, appartenait à Dieffenbach ayant été vu sur la route errant à l'aventure, les voisins entreprirent des recherches et ne tardèrent pas à trouver le fermier gisant sur la route, la crâne fracturé. Les poches retournées de la victime, sa montre enlevée, ne laissèrent aucun doute sur la cause de sa mort. Deux individus, sur lesquels pèsent de graves soupçons ont été arrêtés. Ce crime a mis en émoi St. Jacob où le fermier était très estimé.

—Ces jours derniers, arrivaient à St. Louis, de Chicago, quatre individus habillés à la dernière mode, et ayant toute l'apparence de parfaits gentlemen, mais qui, en réalité, n'étaient que des joueurs de profession. Nos gendarmes descendirent au *Southern Hotel*, et y engagèrent un appartement meublé, composé de plusieurs chambres, où ils établirent des tables de jeux. Le local choisi, les jeux installés, ils ne s'agissait plus que de trouver des "pigeons", c'est ce qu'ils tardaient à arriver. Un vieux monsieur fut accosté par un des "gambliers" qui après lui avoir payé plusieurs verres de whisky, lui raconta confidentiellement qu'il était l'inventeur d'un système, avec lequel il devait infailliblement faire sauter toutes les banques de jeux des Etats-Unis, et que la seule chose qui lui manquait, était le capital nécessaire pour commencer les opérations. Le vieux monsieur mordit à belles dents, dans cette belle opération financière, et offrit d'avancer 200 dollars, avec cette restriction qu'il entrerait de moitié dans les bénéfices; ce qui fut aussitôt agréé. Le joueur conduisit sa victime, dans l'appartement de ses compères qui eurent bientôt fait de le plumer. Cela fait, ils engagèrent le pauvre homme à aller chercher de l'argent et à revenir tenter fortune. Au lieu de suivre ce conseil, le monsieur s'adressa à la police qui fit une descente dans l'appartement en question où elle arrêta les joueurs.

—Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que publient aujourd'hui dans nos colonnes MM. J. H. Bureid et Cie, ses agents de la maison J. Glaenger & Cie, marchands de vins à Bordeaux MM. J. H. Bureid & Cie ont en dépôt, dans leur local situé au No. 114 Pine street, un choix des plus variés de vins et liqueurs importés de France: vins de Bordeaux,

tranger le souleva et l'appuya contre un arbre.

—Il se peut qu'il n'en revienne pas, monsieur, dit-il à Belle-Rose; commencez par déguster, on arrangera l'affaire après.

—Cet homme est mon lieutenant? répondit Belle-Rose, son épée rouge à la main.

—Ah? diable? fit l'inconnu; il y a pour vous de la fusillade. Partez donc plus vite!

—Et ma sœur?

—J'en réponds.

—Vous me jurez?

—Voilà ma main.

Les mains des deux jeunes gens se rencontrèrent dans une étreinte fraternelle.

—Partez, reprit l'étranger, et comptez sur moi.

—Vous avez secouru ma sœur, monsieur; votre nom, je vous prie, afin que je sache à qui toute ma reconnaissance est due?

—Je m'appelle Cornélius Hoghart, et suis du comte d'Armagh, en Irlande.

—Je suis de Saint Omer, en Artois, mon nom est Jacques Grinedal, autrement dit Belle-Rose sergent de sapeurs au régiment de la Ferté.

—Eh bien, Belle-Rose, vous avez un ami. Les honnêtes gens se devinent au regard.

Belle Rose pressa une fois encore la main de l'Irlandais et le partit. Les ombres du soir com-

il n'y avait pas de raison à faire entendre à un homme qui avait trop déjeuné et qui, tout débarrassé, laissait voir une chemise tachée de vin. Se tournant donc vers le cocher, qui regardait philosophiquement le débat, il lui cria vivement de tourner brutalement vers Paris. Le chevalier jeta tout de suite une bourse aux pieds du cocher.

—Compte cet argent, maraud lui dit-il, et quand tu auras fini, siffle tes plus beaux airs.

Le cocher ramassa, la bourse s'assit sur une borne et se mit en devoir de compter. Il n'était pas au troisième écu qu'il sifflait de toutes ses forces. Claudine, égarée, regardait tour à tour le cocher, son frère et le chevalier.

—Ce cocher est plein d'intelligence, reprit M. de Villebrais en se rajustant. Ne sois pas moins aimable que lui, mon ami; ta maîtresse est jolie, elle me plaît; voilà trois ou quatre heures que tu la promènes. Chacun son tour ôte toi de là.

Belle Rose regarda M. de Villebrais. Le chevalier était fort animé, mais ferme encore sur ses jambes, la voix était nette et claire, le geste aisé; le sergent n'avait donc pas affaire à un homme gris, mais à un officier entêté. Le débat devenait plus grave.

—Voyons, mon cher, as-tu

compris? reprit le chevalier; tourne les talons, cours aux Porcherons, demande le cabaret de la *Pomme de Pin*, et dine copieusement, je t'invite, va!

—Mon lieutenant, j'en irai pas.

—Tu veux rester?

—Oui.

—Ah ça, rôle l'oublies-tu qui je suis?

—Au contraire, je voudrais vous le rappeler.

—Ah! tu fais le plaisant. Je te couperai les oreilles.

—Je n'en crois rien.

M. de Villebrais leva le bras, Belle Rose le saisit à la volée.

—Quoi! tu oses me toucher, coquin? Je vais te donner de mon épée dans le ventre! s'écria M. de Villebrais qui, perdant toute retenue, fit un effort pour dégager sa main et prendre l'épée; mais Belle-Rose le repoussa si vivement qu'il trébucha. Avant qu'il se fût relevé, le sergent avait déjà tiré la sienne.

Le cocher ne comptait plus, mais il sifflait toujours.

—Monsieur de Villebrais, je vous jure que vous n'arriverez à ma sœur qu'après m'avoir passé sur le corps! s'écria Belle-Rose.

—Je ne me battrai pas avec toi et je te ferai pendre, répondit le lieutenant. Eh! cocher, ajoute-t-il, y a dix louis pour toi si tu aides cette adorable personne

à monter en fiacre, et dix autres encore si tu la conduis au cabaret de la *Pomme de Pin*, où j'irai bientôt la rejoindre.

Claudine voulut fuir, mais elle chancela et tomba sur ses genoux.

—C'est fait, dit le cocher en serrant la bourse que sa main caressait.

—Pas encore! s'écria-t-on près de là, et au même instant un inconnu parut sur le chemin.

C'était un beau jeune homme d'une figure franche et décidée, et bien pris dans sa taille. Son costume, sans broderie et sans ruban, lui donnait l'apparence d'un étudiant; mais il avait la mine et l'épée d'un gentilhomme.

—Qu'est-ce à dire? reprit M. de Villebrais, et de quoi vous mêlez-vous?

—J'ai dit ce que j'ai voulu, et je me mêle des affaires des autres quand il me plaît, répondit gravement l'inconnu.

Sur un geste du lieutenant, le cocher, qui hésitait depuis l'intervention inattendue du cavalier, s'avança vers Claudine. Il n'avait pas fait deux pas, que la main de l'inconnu s'appuya sur son épaule.

—Ecoute, lui dit-il: Monsieur qui voilà t'a

de Bourgogne champagnes, cognacs etc. Ces vins sont garantis purs, et se vendent à des prix qui défient toute concurrence.

Je désire qu'une personne souffrant de rhumatismes, ou même infirme, bien connue à St. Louis, m'envoie son adresse, et je la soignerai gratis, avec mon emplaître de la Nouvelle Zélande. Je ne demanderai pour récompense que son témoignage à publier dans les journaux, afin d'attester l'effet magique des cures que j'opère à l'aide de ma célèbre emplaître.

Professeur J. W. MAC.
1502 Pine street.
Voici l'attestation d'une cure que je viens d'opérer à St. Louis:

St. Louis, le 21 Décembre 1876.
Professeur Mac,

Cher Monsieur,
Je viens avec grand plaisir ajouter mon témoignage à tous ceux que vous avez déjà reçus pour attester la vertu de votre emplaître de la Nouvelle Zélande. Depuis douze ans je souffrais de l'asthme et de douleurs dans la poitrine, le tout compliqué d'une toux qui ne me laissait aucune trêve. Je puis affirmer que depuis que je me suis appliqué sur la poitrine votre célèbre emplaître, je respire librement, et que mes douleurs ont disparues. C'est avec joie que je joins mon attestation aux innombrables témoignages que vous recevez journellement.

Recevez etc.
Mme A. J. PARINA.

M. Hubert Prim, pharmacien français au coin de l'avenue Washington et de la 14e rue distribuera gratuitement à ceux qui en feront la demande, des almanachs français pour l'année 1877. Nos lecteurs devront se faire un devoir de se procurer un de ces almanachs qui sont à peu près indispensables dans la famille, et que M. Prim a fait venir de l'Est, pour distribution gratuite parmi la population française de St. Louis et des environs.

Correspondances.

Nous recevons les communications suivantes:

French Village, 21 Décembre 1876.
Mon cher Directeur,

Tout récemment votre revue scientifique nous entretenait des étoiles filantes et autres phénomènes célestes de même nature.

Permettez-moi de vous signaler celui dont j'ai eu la satisfaction d'être témoin ce soir.

Vers 8 heures 1/2, par un ciel sombre, un magnifique météore d'une longueur considérable traversa majestueusement toute la partie du ciel que peut embrasser notre vue, en se dirigeant lentement du sud-ouest au nord-est. C'était une splendide traînée lumineuse dans laquelle ressortaient des quantités d'étoiles de diverses grandeurs plus lumineuses encore, et dont l'éclat persista jusqu'à ce qu'elle disparût à l'horizon.

J'espère qu'un jour ou l'autre le savant rédacteur de votre revue nous instruira de la nature de ce phénomène, et nous en donnera l'explication.

Recevez etc.
C. H. CRISTOFFE, M. D.

—Un bolide d'une grosseur et d'un éclat extraordinaires a aussi fait son apparition à St. Louis jeudi dernier, le 21 décembre, vers 8 hrs 25 m. du soir. Presque tous les journaux des Etats de l'Ouest en font mention, et nos confrères de la Californie qui l'ont aussi aperçu, en donnent une description qui correspond exactement à celle que nous communiquons notre ami, le docteur Cristoffe. Nos lecteurs qui ont conservé le numéro XIII (2 Décembre) de LA REPUBLIQUE reliront avec plaisir et avantage notre revue scientifique qui traitait de l'origine et des causes de ces météorites. Ce qu'écrivit le rédacteur de la revue en question sur ces phénomènes en général, peut fort bien s'appliquer, croyons nous, à l'apparition lumineuse du 21 décembre. [Note de la Rédaction.]

Une dépêche de Montréal, Canada, du 26 courant, annonce que le couvent des sœurs de la

On nous communique la correspondance suivante que nous nous faisons un devoir d'insérer:

St. Louis, le 27 décembre 1876.
M. le rédacteur,

La terrible catastrophe qui vient de plonger dans le deuil deux familles estimables a produit un douloureux retentissement dans notre colonie française, et je crois être l'interprète de tous, en offrant les sympathies profondes qui se sont manifestées de toutes parts à la nouvelle du sinistre; tout en regrettant, hélas, que l'occasion soit si navrante pour payer un tribut d'estime et de respect à des compatriotes universellement aimés.

Résidant à St. Louis depuis plus de vingt ans, les familles Juppier et Bollaert ont fourni sous leurs yeux une longue carrière de probité constante et de générosité pratique. Possédant l'estime générale, sachant gagner l'affection de ceux qui les entourent, à un point qui étonne les étrangers, ces aimables familles renfermaient dans leur sein tous les éléments de bonheur. Et ce bonheur vient d'être brutalement détruit. Sans préparation, dans un ciel bleu, la mort est venue saisir une proie dans chacune des deux familles. Et c'était la veille de Noël! A ce moment de l'année où l'on se réjouit de la bonté de Dieu, on se voit enlever les plus chers et les plus chers de nos lecteurs. C'est à ce moment que l'âme s'élève vers le ciel, et que l'on se sent plus près de Dieu. C'est à ce moment que l'on se sent plus près de Dieu. C'est à ce moment que l'on se sent plus près de Dieu.

Je les ai bien connus tous deux. Edmond Juppier était un enfant doux et studieux, qui sous une apparence placide possédait un esprit observateur et patient. Il voulait savoir, connaître, approfondir; et tantôt par son travail, tantôt par son expérience, il se faisait une idée exacte de la vie, de la mort, de l'éternité. Il était un homme fort et bon, il était la loi pour tous. Il était un homme fort et bon, il était la loi pour tous. Il était un homme fort et bon, il était la loi pour tous.

La tête haute, le regard limpide, et franc, la bouche spirituelle, il était l'idéal d'un homme. Et ce jeune cœur était vaillant. Il avait en lui le germe de tout ce qui fait l'homme fort et bon, il était la loi pour tous. Il était un homme fort et bon, il était la loi pour tous. Il était un homme fort et bon, il était la loi pour tous.

La pensée d'un noble enfant fut sublimée, et le point d'un son trait, il dit d'une voix calme: "Où je le sauverai si je peux!" Et se penchant avec précaution sur la glace, il put saisir la main de l'autre, essaya de l'attirer à lui. Horreur! Il se sentit attiré lui-même vers le trépas. Lentement, sûrement, inéluctablement, sans qu'une main vint à son secours, sa destinée s'accomplissait.

Toutes les consolations qu'on pourrait offrir à ses parents éplorés doivent leur sembler bien illusoires. Ni les chaudes sympathies de leur voisinage qui tout entier a fait de ce deuil un deuil public; ni les larmes de leurs nombreux amis, ni l'affection touchante de ceux qui leur restent, n'apaiseront l'immense douleur. Leurs yeux gonflés de larmes ne voient rien.

Il est pourtant une consolation qui ne doit pas, qui ne peut pas être stérile, et c'est, avec la résignation que prépare leur foi, l'idée même et douce que leur cher enfant est mort en héros! Ah! qu'ils l'accomplissent, cette idée, qu'ils se sentent monter du cœur aux yeux, les larmes en apprenant l'histoire nouvelle!

Et quand le silence des larmes sera séché, quand il aura fait place au recueillement austère, le deuil de leur enfant sera la couronne d'immortalité qui perpétuera son souvenir au foyer domestique.

GUSTAVE PIERROT.
Terrible Incendie.
Treize personnes brûlées vives.

Une dépêche de Montréal, Canada, du 26 courant, annonce que le couvent des sœurs de la

Providence, à Ste. Elizabeth, près de Joliette, province de Québec, vient d'être détruit complètement par le feu. La sœur supérieure avait fait comme d'habitude sa visite avant de se coucher, et n'avait remarqué rien d'anormal. La communauté était au lit, quand vers 9 hrs 20 m. on s'aperçut que le couvent était en flammes et une panique générale s'ensuivit parmi les femmes et les jeunes filles folles de terreur. Treize personnes ont péri. Le couvent était construit en bois, et le village ne possédant pas de pompes à feu il fut impossible d'arrêter les progrès de l'incendie.

Le professeur Mac.

Le professeur Mac annonce son spécific pour la Nouvelle Zélande. Lisez, réfléchissez et soyez convaincus!!!

Parmi tous les remèdes offerts au public jusqu'à ce jour, pour guérir les rhumatismes, il est incontestable que la découverte du professeur Mac, connue sous le nom d'emplaître de la Nouvelle Zélande, tient le premier rang. Le professeur Mac a bravé les plus grands dangers, il a enduré des fatigues et des privations inouïes parmi les sauvages de la Nouvelle Zélande, afin d'obtenir les herbes qui ne croissent que là bas, et qui composent sa célèbre emplaître. Le hasard, aidé de l'énergie du célèbre professeur, lui a fait découvrir, ce composé si simple, à l'aide duquel il a opéré des milliers de cures. Le célèbre professeur Mac n'est pas un de ces charlatans qui prétendent avoir trouvé une panacée qui guérissent les maux, panacée qu'ils décorent de quelque nom pompeux, et disent avoir découvert dans un endroit écarté du globe. Non le professeur Mac est un philanthrope, un bienfaiteur de l'humanité, qui a dévoué ses talents et sa vie afin d'être à même de pouvoir offrir aux personnes souffrantes un baume infaillible. Les bénédictions des malades, les prières des convalescents, la gratitude des personnes guéries, ont de tout temps été offertes, aux hommes qui comme le professeur Mac se dévouent pour alléger l'humanité souffrante. Il est connu universellement sous le titre de *Grand Conquêteur* du rhumatisme, titre dont il s'enorgueillit justement, et qui le rend plus fier, dit-il, que s'il avait subjugué des nations. Depuis un temps immémorial les diverses facultés de médecine du monde entier ont étudié cette grande question: "Découvrir un remède efficace pour combattre les rhumatismes et la goutte." Jusque-là leurs efforts sont restés infructueux. Il était écrit que le professeur Mac devait offrir à l'humanité ce baume infaillible. Après avoir visité les principales villes des Etats-Unis et du monde entier, le professeur a décidé de s'établir à St. Louis où les personnes qui désirent le voir le trouveront ou non 1502 Pine street.

On Demande
Une Française demande une situation comme chambrière ou bonne d'enfant; s'adresser 1400 Olive.

Bons Renseignements.
UNE FAMILLE FRANÇAISE désire obtenir la gestion d'une ferme. On connaît la taille des arbrages fruitiers et les travaux de la ferme, et le jardinage en général. S'adresser chez Rivière et Moreau, 612 Spruce.

On demande une servante française au No. 2628 Washington avenue. On exige des références.

ORIENT FRANCAIS
No. 167 A. F. A. M.
Tous les membres de la loge de l'Orient Français No. 167 sont invités à assister à notre séance régulière de mercredi prochain, à Janvier 1877, à 8 h. du soir.

Par ordre du V. M.,
Ed. BONE, Secrétaire.

DIVERS A 25 CTS.
Restaurant Français
327 NO. 3E
HENRI GRUET & CIE.

Repas à toute heure—Dîners réguliers de 11 à 3 heures.

MADAME DE BARR LA CÉLÈBRE ASTROLOGUE, qui demeure au No. 825 1/2 de la sixième rue Nord a découvert certaines herbes avec lesquelles elle produit des cures. Madame DeBarr engage les personnes qui souffrent, quelle que soit leur maladie, à s'adresser à elle en toute confiance. Cette dame peut aussi être consultée pour affaires d'amour et de mariage, ou pour objets perdus ou volés. Si vous êtes dans la peine adressez vous à Madame DeBarr.

HUBERT PRIMM
PHARMACIEN FRANÇAIS
Cor. 14th str. & Washington av.

Prescriptions et médicaments préparés selon le code français. Remèdes français de toutes sortes, consommés en main.

—Je crois même que vous n'auriez pas besoin d'appeler bien haut pour être entendu.

La main du guide trembla dans celle du sergent.

—Mais je vous préviens qu'au moindre cri et au moindre effort pour vous dégager, je vous planterai ce poignard dans la gorge, continua Belle-Rose.

Le guide vit briller le pâle éclair de l'acier à deux pointes de son visage. Il frissonna.

—Et si je ne voulais pas avancer? reprit-il.

—Alors nous reculerions; mais comme cette nouvelle résolution me prouverait pas que j'ai quelque besoin de rester en votre compagnie, je vous prie de vouloir bien reculer avec moi, et n'aurai garde de vous lâcher.

—Vous-êtes fou! avez vous donc peur d'être assassiné?

—Moi, point! Mais j'ai toujours eu pour maxime de faire les choses à deux ou vit plus galement; on-dit mourir moins trisément aussi.

Le guide attacha son regard brillant sur le visage de Belle-Rose, où se peignait cette résolution ferme et calme qui lui était particulière.

—Marchons reprit le guide, et ils continuèrent à s'avancer vers la lumière.

—Cette lumière brillait à une

fenêtre, la seule qui fût ouverte, d'une espèce de chaumière assez vaste perdue dans l'épaisseur du bois. Le guide frappa à une porte qui s'ouvrit tout de suite. Belle-Rose et lui pénétrèrent dans un corridor au bout duquel leurs pieds rencontrèrent un escalier. La porte se ferma, la lumière disparut, et ils montèrent les degrés. Au sommet de cet escalier, le guide souleva une portière, et tous deux se trouvèrent à l'entrée d'une chambre merveilleusement ornée. Les plis soyeux de riches tentures couvraient les murs; un tapis étouffait le bruit des pas; les meubles étaient incrustés de cuivre et de nacre; sur un sofa de brocatelle, couronné d'un dais, une femme vêtue d'une robe de velours cramoisi était à demi couchée, ses bras nus se noyaient dans les flots de dentelle, et sa main plaine blanche caressait la fleur du jasmin, agitait mollement un éventail de plumes vertes. Un masque cachait son visage. Nul regard n'en pouvait saisir la forme et le contour, et cependant quelque chose de cette femme ainsi couchée, eût deviné qu'elle était d'une rayonnante beauté. A quelques pas du sofa en distinguait deux fauteuils. Belle-Rose et son guide s'y placèrent sur un signe de la dame au masque noir. Une lampe voilée d'un glo-

—Ma parole, —Votre parole! dit-elle en secouant son éventail.

Elle n'ajouta pas un mot, mais il n'y avait pas à se méprendre sur l'expression de sa voix.

—Ceux qui croient au mensonge pratiquent le mensonge, dit Belle-Rose hardiment.

L'inconnue tressaillit, mais ne répondit pas, et s'adressa au guide de Belle-Rose, en s'exprimant dans une langue étrangère:

—Eh! madame, je ne le puis! répliqua le guide en français.

—Qui t'en empêche?

—Le soldat qui m'a retenu tout le long du sentier et qui me retient encore.

—C'est une fantaisie que je veux bien lui pardonner, mais qui va finir à l'instant.

Belle-Rose ne répondit rien, mais ses doigts ne cessèrent pas un instant de se nouer autour du poignet du guide.

—Eh bien! m'avez-vous entendue? reprit la dame impatiente.

—Parfaitement; mais pour quoi ferais-je ce que vous désirez?

—Mais parce que je le veux!

—C'est tout au plus un prétexte, et je demande une raison.

—Insolent! s'écria l'inconnue debout cette fois, sais-tu bien que si j'appelais, il y a après d'ici

THE SUN.
NEW YORK. 1877.

The different editions of THE SUN during the next year will be the same as during the year that has just passed. The daily edition will be a sheet of four pages, and on Sunday a sheet of eight pages, or 36 broad columns; while the weekly edition will be a sheet of eight pages of the same dimensions and character that are already familiar to our friends.

THE SUN will continue to be the strenuous advocate of reform and reformation, and of the substitution of statesmanship, honesty and integrity for hollow pretence, insincerity and fraud in the administration of public affairs. It will contend for the government of the people by the people and for the people, as opposed to government by frauds in the ballot-box and in the counting of votes, enforced by military violence. It will endeavor to supply its readers—body now not far from a million of souls—with the most careful, complete, and trustworthy accounts of current events, and will employ for this purpose a numerous and carefully selected staff of reporters and correspondents. Its reports from Washington, especially, will be full, accurate, and fearless; and it will doubtless continue to deserve and enjoy the hatred of those who thrive by plundering the Treasury or by usurping what the law does not give them, while it will endeavor to merit the confidence of the public by defending the rights of the people against the encroachments of unjustified power. The price of the daily SUN will be 5 cents a month or \$5.50 a year, post paid, or with the Sunday edition \$7.50 a year.

The "Sunday" edition alone, eight pages \$1.20 a year, post paid.
The "Weekly SUN" eight pages of 56 broad columns, will be furnished during 1877 at the rate of \$1 a year, post paid.
The benefit of this large reduction from previous rate for the "Weekly" can be enjoyed by individual subscribers without the necessity of making up clubs. At the same time, if any of our friends choose to aid in extending our circulation, we shall be grateful to them, and every such person who sends us ten or more subscribers from one place will be entitled to one copy of the paper for himself without charge. At one dollar a year, postage paid, the expenses of paper and printing are largely repaid; and, considering the size of the sheet and the quality of its contents, we are confident the people will consider "The Weekly SUN" the cheapest newspaper published in the world, and we trust also one of the very best.

Address, THE SUN, New York City, N. Y. 9061.

On Demande
Une Française demande une situation comme chambrière ou bonne d'enfant; s'adresser 1400 Olive.

Bons Renseignements.
UNE FAMILLE FRANÇAISE désire obtenir la gestion d'une ferme. On connaît la taille des arbrages fruitiers et les travaux de la ferme, et le jardinage en général. S'adresser chez Rivière et Moreau, 612 Spruce.

On demande une servante française au No. 2628 Washington avenue. On exige des références.

ORIENT FRANCAIS
No. 167 A. F. A. M.
Tous les membres de la loge de l'Orient Français No. 167 sont invités à assister à notre séance régulière de mercredi prochain, à Janvier 1877, à 8 h. du soir.

Par ordre du V. M.,
Ed. BONE, Secrétaire.

DIVERS A 25 CTS.
Restaurant Français
327 NO. 3E
HENRI GRUET & CIE.

Repas à toute heure—Dîners réguliers de 11 à 3 heures.

MADAME DE BARR LA CÉLÈBRE ASTROLOGUE, qui demeure au No. 825 1/2 de la sixième rue Nord a découvert certaines herbes avec lesquelles elle produit des cures. Madame DeBarr engage les personnes qui souffrent, quelle que soit leur maladie, à s'adresser à elle en toute confiance. Cette dame peut aussi être consultée pour affaires d'amour et de mariage, ou pour objets perdus ou volés. Si vous êtes dans la peine adressez vous à Madame DeBarr.

HUBERT PRIMM
PHARMACIEN FRANÇAIS
Cor. 14th str. & Washington av.

Prescriptions et médicaments préparés selon le code français. Remèdes français de toutes sortes, consommés en main.

—Je crois même que vous n'auriez pas besoin d'appeler bien haut pour être entendu.

La main du guide trembla dans celle du sergent.

—Mais je vous préviens qu'au moindre cri et au moindre effort pour vous dégager, je vous planterai ce poignard dans la gorge, continua Belle-Rose.

Le guide vit briller le pâle éclair de l'acier à deux pointes de son visage. Il frissonna.

—Et si je ne voulais pas avancer? reprit-il.

—Alors nous reculerions; mais comme cette nouvelle résolution me prouverait pas que j'ai quelque besoin de rester en votre compagnie, je vous prie de vouloir bien reculer avec moi, et n'aurai garde de vous lâcher.

—Vous-êtes fou! avez vous donc peur d'être assassiné?

—Moi, point! Mais j'ai toujours eu pour maxime de faire les choses à deux ou vit plus galement; on-dit mourir moins trisément aussi.

Le guide attacha son regard brillant sur le visage de Belle-Rose, où se peignait cette résolution ferme et calme qui lui était particulière.

—Marchons reprit le guide, et ils continuèrent à s'avancer vers la lumière.

—Cette lumière brillait à une

fenêtre, la seule qui fût ouverte, d'une espèce de chaumière assez vaste perdue dans l'épaisseur du bois. Le guide frappa à une porte qui s'ouvrit tout de suite. Belle-Rose et lui pénétrèrent dans un corridor au bout duquel leurs pieds rencontrèrent un escalier. La porte se ferma, la lumière disparut, et ils montèrent les degrés. Au sommet de cet escalier, le guide souleva une portière, et tous deux se trouvèrent à l'entrée d'une chambre merveilleusement ornée. Les plis soyeux de riches tentures couvraient les murs; un tapis étouffait le bruit des pas; les meubles étaient incrustés de cuivre et de nacre; sur un sofa de brocatelle, couronné d'un dais, une femme vêtue d'une robe de velours cramoisi était à demi couchée, ses bras nus se noyaient dans les flots de dentelle, et sa main plaine blanche caressait la fleur du jasmin, agitait mollement un éventail de plumes vertes. Un masque cachait son visage. Nul regard n'en pouvait saisir la forme et le contour, et cependant quelque chose de cette femme ainsi couchée, eût deviné qu'elle était d'une rayonnante beauté. A quelques pas du sofa en distinguait deux fauteuils. Belle-Rose et son guide s'y placèrent sur un signe de la dame au masque noir. Une lampe voilée d'un glo-

—Ma parole, —Votre parole! dit-elle en secouant son éventail.

Elle n'ajouta pas un mot, mais il n'y avait pas à se méprendre sur l'expression de sa voix.

—Ceux qui croient au mensonge pratiquent le mensonge, dit Belle-Rose hardiment.

L'inconnue tressaillit, mais ne répondit pas, et s'adressa au guide de Belle-Rose, en s'exprimant dans une langue étrangère:

—Eh! madame, je ne le puis! répliqua le guide en français.

—Qui t'en empêche?

—Le soldat qui m'a retenu tout le long du sentier et qui me retient encore.

—C'est une fantaisie que je veux bien lui pardonner, mais qui va finir à l'instant.

Belle-Rose ne répondit rien, mais ses doigts ne cessèrent pas un instant de se nouer autour du poignet du guide.

—Eh bien! m'avez-vous entendue? reprit la dame impatiente.

—Parfaitement; mais pour quoi ferais-je ce que vous désirez?

—Mais parce que je le veux!

—C'est tout au plus un prétexte, et je demande une raison.

—Insolent! s'écria l'inconnue debout cette fois, sais-tu bien que si j'appelais, il y a après d'ici

17e ANNIVERSAIRE
SOCIÉTÉ D'AIDE-MUTUELLE
DE ST. LOUIS.
GRAND BAL ANNUEL
Samedi, 10 Février.
Market Street. **Concert Hall** Entre 2e & 3e.

JULES GLAENZER & CIE.
Marchands de vins, à Bordeaux.
Les différents vins de cette marque, tels que les vins de Bordeaux, Sauterne, Bourgogne et Champagne, ainsi que les cognacs sont tenus en dépôt à St. Louis, par leurs agents.
J. H. BURFEIND & Cie.
Importateurs et Commissionnaires en liqueurs.
114 Pine street.
Nous vendons nos vins et nos liqueurs à aussi bon marché, selon la qualité, qu'en aucun endroit des Etats Unis. On garantit la qualité des vins.—On délivre à domicile.

BAINS TURCS
311 No. 7th St. entre Olive et Locust
GEO. F. ADAMS, M. D., Supt.
POUR DAMES.
POUR MESSIEURS.
Lundi, jeudi et Samedi matin, de 9 heures à midi.
De 7 heures du matin à 9 heures du soir, excepté pendant les heures pour dames.
Dimanches—de 7 heures du matin, jusqu'à midi pour messieurs.
CONDITIONS.—Un bain \$1.25; dix bains \$10.00; Invalides, premier bain, \$2.00.

De 50 cents à \$10,000.00
L'acheteur peut choisir ses cadeaux de Noël et du jour de l'an parmi
L'IMMENSE ASSORTIMENT DE
MERMOD, JACCARD & CIE.,
ANGLE 4E ET LOCUST, ODD FELLOWS HALL.
comportant le choix le plus attrayant d'étranges, MONTRES, DIAMANTS, PENDULES, BRONZES, VASES, BLOUX, ARGENTÉRIE, BOITES À MUSIQUE, SERVICES DE TABLE etc. qui ait jamais été exposé à St. Louis, et qui est offert à des prix excessivement bas.
Demandez le catalogue illustré des prix et le pamphlet intitulé: Qu'achèterai-je pour un cadeau? et étudiez leur contenu.

MAISON FRANÇAISE.
RESTAURANT ET SALON.
TABLE D'HÔTE.
Vins et Liqueurs. Repas à toute heure. Cabinets particuliers.
117 SOUTH FIFTH ST.
Leon Schuler Prop.
L'Association dentaire de Colton
la première qui se soit servie du gaz avec succès, garantissant l'extraction des dents sans douleur. Le gaz employé est toujours pur et complètement inoffensif. Toutes les opérations sont faites artistiquement et à des prix raisonnables. Office no. 517 Olive street.

D. COUGOT
MARCHAND DE
JOUETS
OBJETS DE FANTAISIE.
No. 211 South 7th Street.

Mme. BELIN
Sage-femme de 1re classe
de la Faculté de Paris; ancienne interne de l'Hôpital des Cliniques; graduée le 13 Août 1872.
Traitement des maladies de femmes.
Consultations de 10 à midi et de 2 à 4 hrs.
North East Cor 11th & Chestnut.
St. Louis, Mo.

Charles Jeep
CHARPENTIER Entrepreneur
No. 218 Lombard St.,
Entre 2e & 3e Rues, ST. LOUIS, MO.
Commandes remplies à bref délai.

Malles pour la France.
TAXES POSTALES.
Lettres simples d'une demi-once: 5 cents.—L'affranchissement est facultatif; mais les lettres "non affranchies" provenant des Etats-Unis seront passibles, en France, à la charge des destinataires, d'une taxe de 70 centimes par 15 grammes.

Lettres chargées recommandées, en sus du port de 5 cents par demi-once, il sera perçu un droit fixe de 10 cents.
Cartes postales; affranchissement obligatoire.
Journaux: affranchissement obligatoire, par numéro ne pesant pas plus de 4 onces. 2 —
Imprimés, livres, échantillons, etc., par 2 onces ou fraction de 2 onces. 2 —
Ces taxes postales sont les mêmes, à l'affranchissement, pour l'Alsace-Lorraine, la Suisse, la Belgique, le Luxembourg et tous les autres pays d'Europe.

Pour les Antilles, le Centre Amérique et la côte occidentale de l'Amérique du sud, lettres simples d'une demi-once. 5 cents.

Drs. E. C. Franklin
ET
E. A. Griveaud
(Médecins de la Société de Bienfaisance)

Médecins, Chirurgiens, et Accoucheurs
Consultations: De 8 à 10 du matin.
De 2 à 4 et de 7 à 8 du soir.
Encoignure sud-ouest des rues 14e et Olive.

—Ma parole, —Votre parole! dit-elle en secouant son éventail.

Elle n'ajouta pas un mot, mais il n'y avait pas à se méprendre sur l'expression de sa voix.

—Ceux qui croient au mensonge pratiquent le mensonge, dit Belle-Rose hardiment.

L'inconnue tressaillit, mais ne répondit pas, et s'adressa au guide de Belle-Rose, en s'exprimant dans une langue étrangère:

—Eh! madame, je ne le puis! répliqua le guide en français.

—Qui t'en empêche?

—Le soldat qui m'a retenu tout le long du sentier et qui me retient encore.

—C'est une fantaisie que je veux bien lui pardonner, mais qui va finir à l'instant.

Belle-Rose ne répondit rien, mais ses doigts ne cessèrent pas un instant de se nouer autour du poignet du guide.

—Eh bien! m'avez-vous entendue? reprit la dame impatiente.

—Parfaitement; mais pour quoi ferais-je ce que vous désirez?

—Mais parce que je le veux!

—C'est tout au plus un prétexte, et je demande une raison.

